

Laurent Derobert, *Fragments de mathématiques
existentielles*, Avignon, Delirium, 2010, 55 p.

Baptiste Mèlès

Cet étrange ouvrage, « existentiel » et pourtant truffé d'équations, eût déjà été admirable s'il s'était contenté, comme le laisse accroire un survol des premières pages, d'inviter le lecteur incrédule au mariage oulipien des mathématiques et de la poésie. Mais on comprend assez rapidement que cet aspect léger n'est qu'un moyen pudique de cacher un traité fort systématique de métaphysique et de morale, ambitieux et pourtant sans prétention.

Le chapitre 1 s'intitule « Dédales », du nom de ce que l'auteur définit comme « la somme pondérée des distances entre les êtres réel, vécu et rêvé qui forment une personne et les mondes réel, vécu et rêvé qu'elle habite » (p. 9). Le sujet est en effet « vecteur de trois êtres qui définissent son identité » : l'être réel, sujet « tel qu'il est objectivement », l'être vécu, sujet « tel qu'il se vit subjectivement », et l'être rêvé, sujet « tel qu'il se souhaite idéalement » (p. 10). Le monde, « matrice des êtres au dehors qui importent au sujet », se compose à son tour d'un monde réel, d'un monde vécu et d'un monde rêvé. Ces objets sont munis d'une « métrique existentielle », garantie par une fonction de distance satisfaisant, comme l'exige la topologie, les axiomes de séparation, de symétrie et d'inégalité triangulaire. Chacune des distances peut être pondérée selon le « système de valeurs du sujet » (p. 11), qui permet de définir *more geometrico* l'importance que le sujet attribue respectivement à soi et au monde, au plaisir, à la vertu et à la connaissance. Le dédale ainsi défini, « indice des tourments du sujet », doit être minimisé par quiconque veut atteindre le dédale infime qu'est l'ataraxie (p. 12), où le sujet serait véritablement ce qu'il pense être et ce qu'il désire être, et où le monde serait à ses yeux ce qu'il est véritablement et ce qu'il doit être.

Le chapitre 2, « Vestales », introduit la mobilité dans le système, en examinant quelles contraintes pèsent sur la minimisation du dédale : « Il arrive parfois qu'au seuil d'un bonheur attendu, un homme explose les êtres et les mondes qu'il avait toute sa vie cherché à approcher. Comment expliquer les dislocations existentielles au voisinage des infimes dédales ? Il faut, pour y répondre, adjoindre une théorie des catastrophes au modèle de minimisation des dédales et introduire le principe décisif de mobilité » (p. 17). Aussi l'auteur définit-il le *vestale* comme « somme pondérée des vitesses de transformation des êtres et mondes du sujet » (p. 17) ; il est obtenu, comme on peut s'y attendre, par dérivation des distances par rapport au temps.

L'auteur n'oublie pas de postuler la continuité des variations de la distance (p. 18) ; mais en toute rigueur, il eût également fallu démontrer leur dérivabilité, car on pourrait très bien imaginer que la variation des distances suive un « angle » en un instant donné, et n'y soit donc pas dérivable, ou, pire encore, que la variation soit fractale, c'est-à-dire continue sans être dérivable en aucun point. C'est une piste que l'auteur n'explore pas, et l'un des très rares — d'ailleurs bien pardonnables — flous mathématiques du texte. Mais supposons la dérivabilité et observons ses conséquences. L'immobilité et la mobilité des êtres et des mondes, quand elle sont excessives, définissent respectivement le « seuil de Verlaine » et le « plafond de Rimbaud », cas-limites dans lesquels le vestale mène à la catastrophe : *Sagesse* fit exploser Verlaine en vol, comme les *Illuminations* Rimbaud. Ce que nous enseigne la convergence tragique et paradoxale de leurs trajectoires opposées est que la minimisation du dédale doit être soigneusement contenue dans l'intervalle d'une vitesse raisonnable : plus important que d'être sage est de l'être au bon rythme.

Le chapitre 3, « Indices d'inconstance », nous paraît moins riche que les autres. Il en appelle notamment à des outils statistiques tels que la moyenne et l'écart-type pour mesurer l'inconstance existentielle du sujet. Il mène toutefois à un théorème important, démontré à partir de termes rigoureusement définis : « les expériences poétiques épurent les mouvements de l'être » (p. 34).

Le chapitre 4, « Modèles passionnels », est à nos yeux le cœur de l'ouvrage. Il aurait tout aussi bien pu s'intituler « De l'origine et la nature des affects », tant il rappelle Spinoza s'efforçant de « considérer les actions et appétits humains comme s'il était question de lignes, de plans ou de corps ». L'auteur prend pour objet la « passion radicale et exclusive », qui réduit le monde à l'être aimé (p. 35) ; cela lui permet de définir des interactions, notamment l'imbrication des dédales des amants et la corrélation de leurs vestales. Le parallèle avec Spinoza n'est vraisemblablement pas fortuit. On dit que Spinoza adopta la méthode géométrique pour se guérir d'un dépit amoureux ; or le chapitre présent contient un court paragraphe en guise de scolie, qui est très certainement le pivot de l'ouvrage, le seul où le narrateur recourt à la première personne : « La femme que j'aimais, je voulais qu'elle épouse mes représentations et partage mon idéal de princesse italienne. [...] Est-il besoin de révéler l'épilogue ? Je le donnerai sous forme de loi, tant l'expérience semble partagée [...]. La probabilité qu'un Pygmalion statique dans ses fantasmes désole son amante est proche de 1 » (p. 43). L'auteur expose ensuite l'équation compliquée des amours plurielles, généralisation de sa formule « à n amours avec les complications subséquentes que l'on devine » (p. 44). Mais la vraie maxime de l'ouvrage est exposée à la fin du chapitre : « Œuvrer à minimiser son Corto, sous contrainte d'encadrement du Vestale, par essor de l'Ariane et réduction du Dédale » (p. 49) — c'est-à-dire tendre à l'ataraxie en évitant l'immobilité aussi bien que l'hyper-mobilité, en luttant

contre l'angoisse d'être aimé (indice Corto) et en cherchant l'amour partagé (variable d'Ariane).

Le modèle est enrichi dans le chapitre 5, « Développements annexes », qui tient compte de la « complexité » des êtres — ce qui, nul mathématicien ne le contestera, ne se peut faire qu'en adjoignant à la « part réelle » du dédale une « part imaginaire (i) » (p. 51). Sont ainsi définis la « part réelle (authentique) de l'être réel », la « part imaginaire (mondaine) de l'être réel », la « part réelle (personne) de l'être vécu », la « part imaginaire (personnage) de l'être vécu », la « part réelle (héroïque) de l'être rêvé » et la « part imaginaire (onirique) de l'être rêvé » (p. 52). Le chapitre montre également comment le temps permet de définir des « métadédalles » par combinaison linéaire des dédalles passé, présent et futur (p. 56).

Que retenir d'un ouvrage aussi atypique, qui se veut à la fois mathématique et moral, poétique et métaphysique ? Le mathématicien s'amusera de voir que tous les concepts sont définis aussi rigoureusement que les théorèmes sont démontrés. Le littéraire lira d'astucieuses analyses, évoquées presque incidemment, de Sade et de Masoch, de Térence, de Verlaine et de Rimbaud, ainsi que de nombreux mythes antiques et modernes. Le philosophe trouvera quant à lui une théorie et une généalogie des passions, mais surtout, en filigrane, un traité de l'angoisse — nous sommes dans un traité existentiel —, de ses multiples sources et de ses remèdes.

De Spinoza, l'ouvrage semble hériter l'idée d'emprunter l'outil mathématique pour servir de hautes exigences systématiques : cohérence, exhaustivité, déductibilité ; mais c'est peut-être à Perec qu'il doit l'idée fort bienvenue d'associer au goût de la rigueur formelle un sens aigu de l'humour et de la poésie — deux auteurs qui ont su reconnaître dans les mathématiques le moyen d'exprimer, comme anonymement, les tourments d'une sensibilité pudique.